

RESTAURATION

DU

Pèlerinage au Tombeau

DES SAINTS MARTYRS

FUSCIEN, VICTORIC et GENTIEN

A Sains-en-Amiénois



DIMANCHE 5 JUILLET 1908



RESTAURATION

DU

PÈLERINAGE AU TOMBEAU

des Saints Martyrs

FUSCIEN, VICTORIC ET GENTIEN

A Sains-en-Amiénois.

Extrait du DIMANCHE, Semaine religieuse du Diocèse d'Amiens.

Sains-en-Amiénois a le bonheur inappréciable de posséder le tombeau des saints martyrs Fuscien, Victoric et Gentien. C'est l'un des plus vénérables et des plus précieux monuments religieux du Nord de la France. Aussi, les habitants de Sains le conservent-ils avec un soin jaloux, joint à une vénération extraordinaire pour leurs saints martyrs.

Ce tombeau a été le but d'un pèlerinage séculaire. La confiance aux trois saints martyrs est restée profonde, non seulement à Sains, mais encore dans toute la contrée. Aussi avons-nous pensé que malgré la difficulté des temps, le moment était venu de restaurer cet antique pèlerinage. La foi et le courage des fidèles, dans des moments où leur croyance est si attaquée, ne peuvent que se fortifier et grandir au contact de la foi et du courage des martyrs.

Le but de cette petite notice est de démontrer que le pèlerinage au tombeau de nos trois saints martyrs n'est pas une innovation, mais bien la reprise d'une pieuse tradition interrompue depuis 80 ans par suite de circonstances diverses.

I

Comme il s'agit ici de la restauration d'un pèlerinage abandonné depuis longtemps, nous demandons au lecteur la permission de lui tracer brièvement la route qui l'amènera au tombeau des saints martyrs à Sains (8 kilomètres d'Amiens.)

Partons, si vous le voulez, de la cathédrale, c'est une course que l'on peut encore faire à pied. Nous gravissons la rue Saint-Fuscien. Le chemin que nous allons suivre est l'ancienne voie romaine d'Amiens à Paris et l'ancien chemin gaulois de Samarobrive à Lutèce. Ce chemin, qui avait l'avantage d'être plus court, puisqu'il allait presque en ligne droite du Nord au Sud, a été abandonné plus tard comme trop montueux. C'est par cette route que sont venus les apôtres de nos contrées, S. Quentin, S. Fuscien, S. Victorie.

A la sortie d'Amiens, nous commencerons à gravir une petite colline qui porte le nom de Montjoie. L'origine de ce nom est facile à trouver. On appelait jadis des *Montjoies* ou *Mont de joie* des monceaux de pierre que faisaient les pèlerins, aussitôt qu'ils apercevaient le but de leur pèlerinage, et sur lesquels ils plantaient des croix. Par la suite, le nom s'est étendu à l'endroit même où des croix de ce genre avaient été érigées. Or, la colline où nous arrivons est le premier endroit d'où le voyageur venant de Paris par cette route, aperçoit la cathédrale d'Amiens, but, pendant le moyen-âge, d'un pèlerinage très fréquenté des fidèles, qui y venaient même de très loin, vénérer le chef de S. Jean-Baptiste.

D'un autre côté, c'est également de cette colline que les pèlerins venant d'Amiens commençaient à apercevoir dans le lointain le village de Sains qui renferme le tombeau des saints Fuscien, Victorie et Gentien, et plus près, perché sur la colline, celui de

S. Fuscien, lieu du martyre de S. Fuscien et de S. Victorie. « Ainsi cette petite montagne est pour ces deux raisons, à bon droit appelée Montjoie », dit le chroniqueur amiénois Pagès (XVIII^e siècle).

Le village de Saint-Fuscien doit son origine à la mort sur son territoire des saints Fuscien et Victorie.

Dans la seconde moitié du VI^e siècle, un monastère fut fondé sur l'emplacement du supplice des deux martyrs, les uns disent par Childeburt I^{er}, d'autres par Chilpéric I^{er} ou Frédégonde sa femme. Il eut S. Evrold pour premier abbé. Dévasté au IX^e siècle par les Normands, après être resté deux siècles enseveli sous ses ruines, il fut restauré en 1105 par le grand évêque d'Amiens S. Geoffroy, grâce aux libéralités du comte d'Amiens, Enguerrand de Boves. Cette abbaye subsista jusqu'à la grande Révolution, elle appartenait à l'ordre de Saint-Benoit. Le chœur de son église reconstruite au XIII^e siècle, aujourd'hui disparue, occupait l'emplacement même du martyre de S. Fuscien et de S. Victorie. Aujourd'hui encore une croix ombragée d'arbres en conserve le souvenir.

Vendue comme propriété nationale, l'abbaye de Saint-Fuscien passa aux mains de différents propriétaires. En 1825, M. Lardeur de Latteignant fit acquisition de ce qui restait de l'ancien monastère, pour en faire le berceau de la Congrégation des Frères de Saint-Joseph.

Ceux-ci y établirent un pensionnat pour la jeunesse. Il eut son époque de prospérité et de succès.

La persécution dispersa à nouveau les religieux, et l'immeuble fut vendu. Pour sauver le lieu sacré du martyre de S. Fuscien et de S. Victorie, Monseigneur Dizien, évêque d'Amiens, comme autrefois S. Geoffroy, acheta cette propriété. C'était assurément

faire œuvre pie, et conserver à nos contrées un lieu vénéré de tous.

Nous sommes arrivés à la première station de notre pèlerinage. Poursuivons jusqu'au bout.

II

Le chemin de Saint-Fuscien à Sains, à peine deux kilomètres, offre une charmante promenade. Bordé à son entrée, à gauche, par le parc, seul reste du bois qui avait valu au village de Saint-Fuscien son ancien nom de Saint-Fuscien-au-Bois, et, de l'autre côté, par une jolie propriété qui renferme l'une des plus belles serres d'orchidées que la France possède, ce chemin semble presque autant, en cet endroit, l'allée d'un parc, qu'une grand'route. Il continue ensuite, entre deux rangées d'arbres formant une magnifique avenue jusqu'à Sains, dont on aperçoit déjà le clocher monter vers le ciel. Sur la route, à peu près à trois cents mètres du village, saluons une vieille croix avec son fût en pierre, qui marque le lieu d'une station des SS. Fuscien et Victoric. Là, ils eurent à supporter un interrogatoire de Rictiovare et les plus cruels supplices.

Nous voici à l'entrée du village de Sains : à notre gauche, nous apercevons une belle statue de Notre-Dame-des-Victoires ; à droite une jolie propriété ; sur les piliers de la grand'porte, nous lisons cette inscription : *Domus sancti Gentiani Martyris*, « Maison de S. Gentien, martyr ». C'est là en effet, d'après une antique tradition, que s'élevait la maison du vieillard qui offrit l'hospitalité aux saints apôtres Fuscien et Victoric.

Ces deux missionnaires étaient des jeunes gens. Partis de Rome avec S. Quentin et ses autres compagnons, ils s'en séparèrent à Amiens pour aller évangéliser la Morinie (Boulogne, Thé-

rouane, Saint-Omer, etc.). Après un fructueux apostolat de plusieurs années dans ce pays, ils voulurent revoir S. Quentin dont ils ignoraient la mort, et revinrent, dans ce but, à Amiens. Ils suivaient la route de Paris, lorsque aux approches du village actuel de Sains, qui, suivant certains auteurs s'appelait alors *Sama*, ils rencontrèrent un vieillard nommé Gentien, habitant notable du pays, qui leur apprit que S. Quentin avait été martyrisé. Bien qu'il fut encore payen, Gentien était favorablement disposé pour le christianisme, il offrit donc l'hospitalité aux deux missionnaires. « Je vous prie, leur dit-il, entrez dans la maison de votre serviteur, pour y prendre une bouchée de pain et vous y reposer un peu. »

Les saints acceptèrent l'hospitalité du vieillard, et avec eux la bénédiction du ciel entra dans sa maison. D'après leurs actes, il ne paraît pas que leur séjour à Sains ait été de longue durée ; cependant, la tradition locale affirme qu'ils y sont restés quelque temps. A l'appui de ce dire, elle montre encore dans les champs, à chaque printemps, une étroite et longue bande de verdure, d'une teinte puissante, et d'une hauteur double des autres graminées, allant, dit-on, de N.-D. de Nampty jusqu'à Saint-Acheul, et connu de temps immémorial dans le pays, sous le nom de *Chemin de nos saints martyrs*.

Quoiqu'il en soit, ce qui est certain, c'est que le persécuteur des chrétiens, Rictiovare, étant revenu à Amiens, « apprit par la renommée, qui en avait répandu le bruit dans la ville, les grandes choses que Dieu opérait par ses serviteurs Fuscien et Victoric ». Il se mit à leur recherche, et arriva bientôt à la demeure de Gentien. La tradition rapporte que le vieillard fit aussitôt cacher ses hôtes dans une sorte de citerne qui était dans sa maison, et que ce fut par une trahison qu'ils y furent découverts. Toujours est-il que,

lorsque Rictiavare voulut pénétrer dans sa maison pour s'emparer des deux apôtres, Gentien tenta de s'y opposer, et le menaça même de son épée. Arrêté aussitôt, il confessa courageusement Jésus-Christ, et fut immédiatement décapité sur le pas de sa porte. Fuscien et Victorin, chargés de chaînes, furent, après un premier interrogatoire, emmenés à la suite du Préfet qui voulait les conduire à Amiens ; mais, parvenus à un mille de Sains, les deux martyrs s'arrêtèrent pour adresser à Dieu une fervente prière. Rictiavare, irrité, leur fit alors subir d'affreuses tortures qui n'ébranlèrent pas leur constance, après lesquelles, ils furent décapités à l'endroit que nous avons précédemment visité.

On ajoute que les corps des deux saints martyrs, après le départ de Rictiavare, se redressèrent. Ils prirent chacun leur tête dans leurs mains et retournèrent à Sains tomber auprès du corps de S. Gentien, avec lequel les chrétiens les inhumèrent, quand la nuit fut venue, à l'endroit même où l'on vénère actuellement leur tombeau. Le supplice des trois martyrs eut lieu le 11 Décembre 303.

Ce récit sommaire de leur vie était nécessaire pour l'intelligence de ce que nous allons dire en poursuivant notre pérégrination.

La maison devant laquelle nous nous sommes arrêtés, et qui date du xviii^e siècle, est construite, affirme la tradition, sur l'emplacement de celle occupée, il y a seize siècles, par S. Gentien. Dans une cave ou cellier, située sous la partie qui touche à la route, on voit encore la margelle cylindrique faite d'une seule pierre de plus d'un mètre de diamètre reposant sur l'orifice de la citerne. C'est là, rapporte la tradition, que le saint vieillard cacha les SS. Fuscien et Victorin, pour essayer de les soustraire au persécuteur. Cette citerne était anciennement un lieu de pèlerinage.

En sortant de la maison de S. Gentien pour aller à l'église, on traverse une petite esplanade plantée d'arbres, elle occupe l'em-



placement de l'ancien cimetière. Lorsque le sol en a été abaissé, on y découvrit des débris de constructions gallo-romaines, et notamment un temple païen. « Ce temple d'ordre dorique, dit M. le chanoine Messio, haut de trente pieds, abritait un autel thuribulaire, d'un style encore classique, dont les faces montraient les quatre principales divinités de la colonie (1) ». Ces divinités, deux dieux et deux déesses, étaient Mars et Hercule, Lévana et Educa. On y découvrit également une autre sculpture qui, selon M. Messio, représente un sacrifice. Ces deux monuments remarquables sont conservés au Musée de Picardie.

L'église de Sains, dans son état actuel, se compose d'une nef et d'un bas côté; elle offre les caractères du xv^e et xvi^e siècle. Elle fut consacrée le 11 avril 1511 par Nicolas de la Couture, évêque d'Hébron, du consentement de l'évêque d'Amiens, François de Halluin. Elle remplaça une église romane, dont l'origine remonte à l'époque de la découverte des reliques des SS. Fuscien, Victoric et Gentien, et qui fut bâtie par l'ordre de Childebert I^{er}.

L'origine de l'église de Sains remonte donc aux temps mérovingiens. Cet édifice conserve plusieurs monuments dignes d'attention sans parler du tombeau.

Contre la base du pilier, séparant l'entrée du chœur de celle de la chapelle de la Sainte Vierge, on lit l'inscription suivante : elle peut remonter au viii^e siècle, elle a été trouvée, vis-à-vis de la chaire, lorsque le sol de la nef a été abaissé :

ANSEBERTVS
HIC REQUIESCIT IN
PACE VIXISIT AN
NVS XXX DE FV (DC)
TVS EST

« Ansebert repose ici en paix. Il vécut 30 ans, il est décédé ».

(1) Sains et ses martyrs, page 5.

Il faut mentionner les fonts baptismaux qui sont du xii^e siècle, et assez remarquables pour que les traités d'archéologie s'en occupent et en donnent même la figure.

On peut encore signaler, pour les archéologues, la statue de la Sainte Vierge de la fin du xiii^e siècle, en grès blanc polychromé, au-dessus de la porte d'entrée, côté Nord.

Le tombeau des trois saints martyrs occupe le milieu du chœur. Ce monument d'une seule pierre de 2^m 26 cent. de longueur, sur 0^m 30 cent. d'épaisseur, est supporté par six piliers composés chacun de quatre colonnettes, d'environ 0^m 45 cent. de hauteur; elles reposent sur une grande dalle de pierre, sous laquelle existe encore, bien que brisé en plusieurs endroits, l'antique sarcophage en pierre bleue de Belgique; dans ce sarcophage les martyrs furent inhumés après leur mort glorieuse.

Sur la partie supérieure du monument, les trois saints sont représentés couchés. Celui du milieu a les mains jointes; les deux autres tournés légèrement vers lui, ont chacun une main sur la poitrine, et l'autre allongée vers les genoux. La sculpture de ces trois statues, presque de grandeur naturelle, est excellente. Les têtes, chacune entourée d'une auréole, sont d'une belle expression, et les draperies des vêtements d'une exécution parfaite. Deux de ces personnages, celui du milieu et celui à sa droite, portent la barbe longue, celle du troisième est courte; tous trois ont les cheveux longs. Au-dessus des têtes est un dais divisé en trois arcatures, plutôt romanes qu'ogivales.

Au pied des trois saints, un bas-relief représente le martyr des SS. Fuscien et Victoric. Rictiovare à cheval, le sabre à la main, préside à l'exécution. Un arbre, placé derrière lui, indique que la scène se passe dans un lieu boisé. Un bourreau debout, appuyant la main gauche sur la tête de l'un des saints, la tranche avec un

large coutelas que le martyr semble soutenir de ses deux mains et diriger. Sous leurs pieds git le corps déjà décapité de l'autre apôtre. A côté, les deux martyrs se sont redressés et, portant leur tête dans leurs mains à la hauteur de la poitrine, ils se dirigent vers Sains, où ils vont rejoindre leur hôte.

Ces sculptures accusent autant la fin du XII^e siècle que le commencement du XIII^e. La belle frise de feuillage qui court sur l'épaisseur de la tessère par trois faces, paraît du XIII^e siècle. « La quatrième face qui regarde l'occident, ne fut décorée qu'au XIV^e siècle, dit M. Messio, lorsque l'on dégagèa le monument de l'autel fixe jusque là contigu (1) ».

« La même époque, dit encore M. Messio, ajouta sur le sépulcre un cénotaphe recouvert de courtines, soutenu par des scellements encore visibles (2), et complèta le système décoratif par un candélabre, dont le triangle lumineux éclairait tout le sanctuaire. »

Entre la marche du sanctuaire et le devant de la dalle, sur laquelle reposent les piliers, un grillage permet d'apercevoir l'antique sarcophage des martyrs. Une bande de marbre noir nous offre cette inscription récente : LOCVLVS. SS. FVSGIANI. VICTORICI. ET GENTIANI. MART. XP.

Tel est, rapidement décrit, le tombeau des saints martyrs Fuscien, Victorie et Gentien. La tombe qu'il recouvre est un des plus anciens monuments du christianisme dans la France septentrionale. L'Etat a déclaré ce tombeau monument historique.

III

Vers le crépuscule, au moment où la nuit étend ses voiles sur le sol, plusieurs fidèles vinrent à l'endroit où gisaient ensemble

(1) Sains et ses martyrs, page 39.

(2) Les scellements ont disparu depuis le renouvellement du socle et du pavé.



les trois corps des martyrs Fuscien, Victorin et Gentien en attendant la sépulture. Il les ensevelirent avec respect en chantant des hymnes, autant que le permettait la circonstance, et glorifiaient Dieu de ce qu'il avait donné à ses serviteurs la grâce et la constance de remporter la couronne du martyr.

Après plusieurs siècles, disent les actes, Dieu permit que les restes des saints martyrs Fuscien, Victorin et Gentien fussent tirés du sépulcre inconnu qui les avait longtemps cachés, à la suite d'éclatantes merveilles.

Le ministère ecclésiastique, pendant les premiers siècles jusqu'au VI^e au moins, s'exerçait comme dans les pays de mission. Les cathédrales possédaient leurs évêques environnés de prêtres qui devaient rayonner aux alentours. S. Honoré, évêque d'Amiens, gouverna son troupeau dans ces conditions, et S. Lupicin, un des prêtres qui l'entouraient, était, de temps en temps, envoyé aux habitants de Sama. Tel fut le motif qui donna à ce dernier le désir de recouvrer les reliques de nos illustres martyrs.

Or, voici ce que racontent les actes de l'invention : « Lupicin, prêtre de la ville d'Amiens, homme d'une vie digne de louanges, se livrait la nuit aux pieuses vigiles, et les terminait, comme pour récompense de ses saintes occupations, en prenant un peu de repos, lorsqu'il reçut la visite d'un ange qui lui apparut dans son sommeil, en disant : « Prêtre Lupicin, il faut vous lever et aller au lieu que je vous indiquerai ; là, vous trouverez une crypte recouverte de broussailles, qui renferme les corps des saints martyrs Fuscien, Victorin et Gentien. » « Le vénérable prêtre se réveilla, tout saisi de crainte, et s'armant d'une bêche, se rendit au lieu que l'ange lui avait montré. Dès qu'il eut creusé le sol et fait une tranchée, tout d'un coup, il trouva la crypte annoncée, de même que les corps des saints martyrs. Alors transporté

d'allégresse, il pleura de bonheur et se mit à prier le Seigneur en ces termes : « ô Dieu qui avez daigné vous servir de moi, malgré mon indignité, pour recouvrer les précieux restes des saints martyrs Fuscien, Victorin et Gentien, jusqu'à ce jour couchés dans une tombe inconnue, je ne saurais vous exprimer ma reconnaissance ». Ayant fini son oraison, il se mit à chanter une antienne en l'honneur des martyrs, en y joignant les jubilatons de la plus vive joie.

« S. Honoré, s'employait selon sa coutume, dans son église, à célébrer le divin sacrifice, ainsi qu'à payer son tribut quotidien de louanges au Seigneur, lorsqu'il entendit, malgré une distance de quatre milles, le cantique de Lupicin ; ce qui lui donna l'occasion de s'informer du pays où le digne prêtre s'en était allé. Il n'avait pas cessé ses questions, que déjà le vénérable Lupicin rentrait. S. Honoré lui dit : « Frère Lupicin, vous chantiez bien haut tout à l'heure ? Je vous ai entendu ». Aussitôt l'humble prêtre demanda qu'on voulut bien se retirer dans un endroit moins public, pour écouter ce qu'il avait à raconter. Lorsqu'il eut obtenu cette précaution, il fit le récit, non sans verser quelques larmes, de tout ce qui s'était passé, disant de quelle manière le Dieu de miséricorde lui avait manifesté les corps des saints martyrs, et les circonstances de leur invention.

« A la nouvelle de cet événement merveilleux, S. Honoré se prosterna sur la terre, adorant le Seigneur, et s'adressa bientôt à son peuple en disant : « Rendez grâce à Dieu comme moi, car il paraît assez que l'on a eu le bonheur de retrouver dans notre diocèse les corps des SS. Fuscien, Victorin et Gentien ».

« Le bruit du prodige eut, en quelques moments, ébranlé toute la ville, et mis les fidèles en mouvement, de sorte que chacun témoignait au Seigneur Jésus sa gratitude avec une immense joie,

pour la grâce qu'il avait faite en illustrant le territoire d'Amiens par le sang des martyrs.

« Le très pieux évêque Honoré, rassemblant alors le troupeau des fidèles, et plusieurs groupes pour la psalmodie, se rendit par la route convenable au sépulcre où reposait le corps des saints ; mais on y semblait attiré par les doux parfums qui s'en échappaient, et l'on eut dit que ce lieu ne contenait pas autre chose ».

« Le récit du miracle s'envola, si on peut le penser, disent les actes, sur les ailes de la renommée jusqu'à la ville de Paris, et parvint aux oreilles de Childebart qui était sur le trône des Francs à cette époque. Dès qu'il eut appris la nouvelle, le prince fléchit les genoux, et leva les mains au ciel, en priant et remerciant le Seigneur, avec des larmes de joie. puis, se relevant, il se tourna vers les prêtres qu'il entretenait à sa cour : « allez, leur dit-il, sans perdre une heure et tâchez de ramener dans nos murs les corps des saints martyrs Fuscien, Victorin et Gentien, qui ont été retrouvés dans le voisinage de la ville d'Amiens, afin que je puisse leur rendre les honneurs d'une sépulture magnifique. »

« Aussitôt ces personnages se hâtèrent d'exécuter la volonté royale et vinrent au lieu qui possédait les saintes reliques. Après avoir levé de terre les ossements des martyrs, ils rangèrent à l'entour un chœur de psalmodies, et l'on donna le signal du départ ; mais les saints corps prirent soudainement une si énorme pesanteur que nulle force ne parvint à les émouvoir. Aussitôt l'on fit savoir au religieux prince que les restes des martyrs, qu'il avait ordonné de lui apporter, se refusaient à quitter le lieu de leur élection. Alors, le pieux roi décida qu'on ensevelirait, avec tout l'honneur dont ils étaient dignes, dans ce lieu même, les ossements des trois martyrs. Il fit bâtir au-dessus de leur tombe, en suivant le mouvement de sa fidèle dévotion, l'enceinte d'une église. Là, le Seigneur multiplia

les miracles qu'il daignait y faire par l'intercession des SS. Fuscien, Victorin et Gentien. Là, les aveugles ont obtenu de voir, les muets de parler, les paralytiques de marcher, les personnes nouées qui ne pouvaient se tenir debout, de reprendre la solidité de leurs membres, les possédés d'échapper à l'influence du démon ».

Tel est le récit que font les actes de l'invention des corps des SS. Fuscien, Victorin et Gentien.

« Après cette invention, dit M. Messio, Sama reprit une certaine importance, les pèlerins affluèrent, la visite périodique d'un clerc devint insuffisante. La tradition dit que S. Honoré fut alors heureux de laisser, auprès du tombeau révérend, l'ange gardien déjà désigné par le ciel, et de lui conférer les pouvoirs nécessaires à l'accomplissement de la charge pastorale. » A ce sujet, M. Messio fait cette remarque : « Il peut être utile de redire que le titre curial est d'origine essentiellement rurale, et que le premier prêtre connu qui l'ait exercé dans le Nord de notre patrie, fut S. Lupicin. » (1)

« Selon toute probabilité, dit encore l'auteur de *Sains et ses Martyrs*, les restes de ce grand serviteur de Dieu furent donnés à l'abbaye de Saint-Riquier, en même temps que des ossements considérables de S. Fuscien, à la fin du ix^e siècle. C'est là que le grand pontife, à qui la ville d'Amiens doit ses franchises, canonisa l'humble curé de Sains, le 28^e jour de Juillet de l'année 1113, en déposant son précieux corps dans une chasse. Les reliques ayant péri, le culte périt également, mais le temps a consacré le vocable de S. Lupicin, depuis l'acte solennel de S. Geoffroi. (2) Nous ajou-

(1) *Sains et ses Martyrs*, pag. 12.

(2) Anno millesimo centesimo decimo tertio, quinto idus Julii, Sanctus Geofridus, ambianensis episcopus, e terrâ levavit corpus beati Lupicii (sic) presbyteri, qui prius invenit corpora sanctorum Fusciani, Victorici et Gentiani, martyrum, illudque in decenti feretro recondidit. Chronici Centulensis monasterii continuatio. — *Bibl. nat.* Fonds S. Germain des Prés. N^o 592.

terons, continue le chroniqueur, que dans la région empirée du portail de la cathédrale d'Amiens, dit de la Vierge dorée, la statue de S. Lupicin est posée sur la même ligne que celles des Saints Martyrs, de S. Honoré, de S. Domice. Chacun doit comprendre la valeur de cette assimilation. »

Toujours d'après M. Messio, Childebert aurait attaché douze clercs au service du tombeau des saints Martyrs, sous la conduite d'un abbé, qui relevait directement de l'évêque. S. Honoré aurait posé là le principe d'un couvent diocésain, absolument sous la main de l'évêque.

« Observons, dit-il, que les monastères de Saint-Riquier, de Corbie, de Saint-Valery ne se montrent pas encore. »

« Trois paroles, ajoute-il, vont résumer notre thèse historique : Le nom de Sains se rattache au plus ancien monument chrétien, au plus ancien curé, au plus ancien couvent du Nord de la France. » La réflexion est assez curieuse pour être notée. Voudrait-on nous permettre d'ajouter, que suivant de grandes probabilités, le nom de Sains se rattache aussi à celui d'un proto-martyr picard. D'après les recherches que nous avons faites jusqu'à ce jour, S. Gentien serait le premier martyr d'origine picarde qui aurait été mis sur les autels. S. Gratien, S. Ache et S. Acheul n'offrent aucune certitude sur leur origine, et même pour les deux derniers, sur l'époque de leur martyre. Nous avons tenu à signaler ce fait, car c'est un grand honneur et une grande gloire pour un pays de posséder un tel privilège.

Pendant trois siècles, les corps des SS. Fuscien, Victoric et Gentien demeurèrent tranquilles dans leur tombeau. Mais l'invasion des Normands força leurs gardiens, pour les soustraire à la fureur de ces nouveaux ennemis, de les emporter à la Cathédrale d'Amiens. Ils y demeurèrent jusqu'au moment où les moines de Saint-Riquier

emportèrent une grande partie du corps de S. Fuscien, ceux de Corbie, le corps de S. Gentien, et les religieux de Saint-Quentin, celui de S. Victoric, qui allait rejoindre son chef S. Quentin.

En 1628, alors qu'on répara le clocher doré de la Cathédrale d'Amiens, le Chapitre fit mettre dans la boule qui est au-dessous de la croix, quelques reliques de nos trois saints martyrs, contenues dans un cœur de bronze doré, pour le préserver de la foudre.

IV.

Les pèlerinages faisaient partie de la religion populaire dans le moyen-âge ; on dépensait son surcroît d'énergie sur les routes parfaitement connues de Jérusalem, de Rome, de Compostelle. Les vieillards, les faibles et les tièdes tâchaient au moins d'accomplir leur petite croisade à l'intérieur du pays. La charité chrétienne arrangea les hommes et les choses, de manière à satisfaire cet universel besoin de pieuses pérégrinations. Le pauvre du moyen-âge parcourait à petites journées tous les pays chrétiens, et les signes lapidaires des mêmes ouvriers, gravés sur des édifices très éloignés, prouvent cette heureuse faculté.

Le tombeau de nos saints martyrs devait les attirer. Là, disent les actes : « Les aveugles ont obtenu de voir, les muets de parler, les paralytiques de marcher, etc. » En conséquence, on s'organisa suivant les besoins populaires. Le sépulcre reçut un monument de premier ordre ; les stations du martyr obtinrent des croix de pierre d'un style imposant ; l'antique voie romaine se détourna du tertre consacré par le trépas des apôtres, afin d'y respecter le silence et la prière ; la maison de S. Gentien reprit sa fonction hospitalière. M. Messio la décrit ainsi, d'après un dessin levé au moment de sa démolition à la fin du XVIII^e siècle.

« Le centre de la maison de S. Gentien présentait une tour carrée

terminée en terrasse, un peu enfoncée sur le devant et saillante sur le derrière; dans le vide antérieur gironnait un escalier accédant au logis construit à main gauche, et s'étendait un vestibule couvert en appentis. Le logis, à double étage, avec des fenêtres inégales et coupées de morceaux en croix, avait sa porte auprès de la tour, abritée par un balcon. De ce côté, s'allongeaient des dépendances vers le couchant. Du côté droit jusqu'à la route, et portant sur des piliers de bois, s'ouvrait une halle plantée au-dessus du cellier légendaire, où l'on peut voir encore l'orifice de la citerne, qui servit un moment de refuge aux apôtres de la Morinie. A l'aplomb de la margelle s'élançait un joli petit clocher. L'ensemble avait un caractère pittoresque, à la fois sévère et gracieux, qui tenait de la chapelle, du donjon, du couvent et de la ferme.

« Les destinations diverses sont si nettement écrites dans ce plan, qu'on les devine au premier coup d'œil, et vraiment, il serait superflu de les indiquer. La marche n'est pas moins visible.

« D'abord, on descendait dans le cellier (voûté depuis) par un escalier débouchant sur la route, et l'on priaait un instant autour de la margelle vénérable, en baisant les anneaux où la tradition veut que les martyrs aient été liés (1).

« Ensuite, on allait à la porte extérieure, où S. Gentien fut décapité. Puis on s'acheminait sur la voie douloureuse en s'arrêtant aux croix stationales. De là, revenant quelques pas, on pénétrait dans l'église de l'abbaye pour méditer quelque temps au pied de l'autel érigé sur le tertre du dernier supplice. Enfin, on retournait par la même route, ainsi que S. Fuscien et S. Victorin, au point de départ.

(1) Il est bon de remarquer que si ces anneaux sont authentiques, ils ont été scellés dans la voûte comme des reliques, puisque cette voûte n'existait pas au temps de S. Gentien.

« Arrivé devant le tombeau miraculeux, on en faisait trois fois le tour. Alors le curé venait imposer son étole, et réciter un évangile sur le front des pieux visiteurs. Mais tout à coup, les tintements de la clochette retentissaient aux oreilles; c'était un signal, on quittait donc l'église, et l'on voyait s'avancer un vénérable vieillard, vêtu de la robe de S. Benoit, nommé le père Gentien par la voix populaire, il disait à ses hôtes les paroles prononcées à la même place par son devancier du troisième siècle: « Mes maîtres et mes Pères, faites-nous, s'il vous plait, l'honneur de descendre sous le toit de votre serviteur, afin de vous y reconforter d'une bouchée de pain et d'un peu de repos. »

Toutefois le tombeau, que l'on croyait dépouillé de ses reliques, en conservait de très importantes, et continuait aux alentours son influence salutaire.

V

Jusqu'au XVII^e siècle, l'église de Sains possédait un autel fixe. M. Antoine Rogeau, curé de Sains à cette époque, fit exécuter de grands travaux dans son église, il la prolongea vers l'est pour agrandir le chœur. Ce travail fit que l'ancien autel fixe se trouva bientôt au milieu des sièges occupés par les fidèles et fort incommodé pour les cérémonies. Il enleva donc l'autel fixe, et fit ainsi disparaître la masse de pierre sur laquelle S. Honoré, S. Lupicin, S. Evrols avaient offert la grande victime. Or, sous la base, Antoine Rogeau trouva des richesses inespérées.

L'autel détruit ne renfermait aucune relique, mais il couvrait une boîte contenant elle-même deux autres boîtes qui conservaient plusieurs ossements de nos saints protecteurs. La grande logeait les petites. S. Gentien donnait toujours l'hospitalité à S. Fuscien et à S. Victorin.

L'événement eut au loin un profond retentissement : les diocèses de Boulogne, de Saint-Omer, d'Arras et de Tournay s'ébranlèrent, et envoyèrent des députations ; toutes les nobles familles de Picardie furent représentées au tombeau ; l'autorité diocésaine constata des guérisons miraculeuses ; Mgr Faure, évêque d'Amiens, décréta que désormais la fête des saints martyrs serait solennisée chaque année dans toutes les églises du diocèse, et son grand vicaire Rabeville scella les saintes reliques dans une belle châsse d'argent, offerte par la reconnaissance de deux époux qui leur devaient une grâce insigne.

On lira, pensons-nous, avec intérêt l'authentique de Mgr Faure.

Pour qu'on en garde un perpétuel souvenir.

« L'an du règne de notre Sauveur 1664, le 27 juin, en la fête de la Translation des bienheureux martyrs Fuscien, Victorin et Gentien ; l'illustrissime et révérendissime notre Père en Dieu, seigneur François Faure, évêque d'Amiens, après avoir solennisé le divin sacrifice, a très respectueusement déposé dans la présente châsse, donnée par lui-même à cette fin, les ossements de ces glorieux martyrs, découverts un an et quelques mois avant ce jour, sous le maître-autel de l'église de cette paroisse ; ils s'y étaient conservés dans un cercueil de marbre, selon l'ancien rite, et cachés depuis un grand nombre de siècles. Mais en divers temps, beaucoup de fidèles, qui les avaient vénérés, ont obtenu la guérison d'une foule de maladies ; comme il est certifié par leurs témoignages.

« Ainsi, la foi constante et la plus heureuse expérience, montrent que ces pieuses dépouilles sont bien vraiment des saintes reliques, et que Dieu même y met une grâce de guérisons miraculeuses. C'est pourquoi, le révérendissime seigneur évêque a fait

rédiger cet instrument, et daigné le confirmer par l'apposition de sa signature et de son sceau, en ordonnant que le tout soit enfermé dans la châsse ».

A la grande Révolution, la châsse d'argent existait toujours avec les saintes reliques. Elle ne devait naturellement pas échapper au pillage. Il paraît, que le pur citoyen qui l'emporta, pendit, ce qu'il appelait le hochet du fanatisme, au cou de son cheval, en guise de sonnette.

Trois grands os en avaient été retirés par le gardien de la sacristie ; on sauva de même un petit reliquaire antique. Il périt, hélas ! dans le pillage sacrilège de l'église du 14 janvier 1852. Ce dernier malheur ne laissait plus à Sains une seule relique des martyrs dont le nom fut absolument certain.

M. l'abbé Messio implora, en 1868, la charité du vénérable abbé Douillet, doyen de Corbie, et fut assez heureux pour obtenir une relique importante de S. Gentien (un tibia).

Le retour du saint vieillard amena avec lui de nouvelles bénédictions. Les ossements, qui avaient été enlevés de la châsse d'argent par le gardien de la sacristie, furent retrouvés avec les authentiques sous le maître-autel, par M. Messio, la veille de l'Assomption 1868, en ôtant le marche-pied pour la pose d'un dallage en marbre.

La Révolution avait interrompu le pèlerinage, il ne fut repris que vers 1820 d'une façon solennelle. Les Pères Jésuites, avec leur grand collège de Saint-Acheul, contribuèrent beaucoup à son rétablissement. Chaque année, ils venaient à Sains avec leurs nombreux élèves prier sur le tombeau de nos trois saints martyrs. Le cantique qu'ils composèrent pour la circonstance est demeuré le cantique du pèlerinage.

A leur disparition de Saint-Acheul, en 1828, le pèlerinage péri-

clita, et bientôt disparut aussi. Le souvenir en est resté cependant vivant dans le pays, qui a conservé pour ses trois saints martyrs une vénération et un culte particuliers.

M. le chanoine Messio s'est fait l'apôtre et l'historien de ces trois saints et du pèlerinage séculaire. Il eut voulu pouvoir le rétablir. La Providence, qui assigne à chacun sa tâche, a voulu seulement qu'il en préparât les voies.

Poursuivant son œuvre, nous avons pensé que le moment était venu de restaurer ce pèlerinage, et d'achever ainsi l'œuvre si bien commencée.

Daignent nos trois saints martyrs Fuscien, Victorin et Genticien nous accorder leur sainte et efficace protection, et le Bon Dieu bénir nos efforts.

A. MOY,
Curé-Doyen de Sains.

